



1136  
Imp. Mariton.

## La Gazette rose

1<sup>er</sup> Janvier 1872.

Boîtes de Réception.

Évolettes de la M<sup>me</sup> Gagelin-Opiger. — Passementerie de la Glauense. — Lingerie de la M<sup>me</sup> Leborgne. — Mouchoirs de Charbon. — Ceinture Régente de M<sup>me</sup> de Vertus-Saux. — Japon Empire Bienvenu. — Éventails Duvallexoy. — Bijoux Alsace-Lorraine de Marc-Guyton. — Foulards de l'Union des Indes. — Chaussures de la M<sup>me</sup> Souvenon. — Machines à coudre de famille la Silencieuse. — Parfums et Savons de la M<sup>me</sup> Violon.

3, rue Rossini.

LANDES-  
UND STADT-  
BIBLIOTHEK  
DOSSELDORF

LA

6360

# GAZETTE ROSE

## SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — SOUVENIRS DE VOYAGE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — POÉSIE : TENDRE CAPRICE, par M. Emmanuel des Essarts. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE, par Mme Caroline Gravière. — AVIS A NOS ABONNÉS. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE. — TOILETTES DE RÉCEPTION.

### COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Que nous apporte l'année 1872? — Nos souhaits pour la France. — Les salons sont toujours clos. — Aucune fête à l'horizon. — Ce qu'était l'indiscret autrefois et ce qu'il est aujourd'hui. — On danse à Nice. — Les bouquets de Mme Duluc. — Les grands mariages vont leur train. — La corbeille de mariage de la Princesse d'Orléans. — La loge de l'Impératrice Eugénie au Conservatoire. — Son Altesse Royale le Prince de Galles. — La France de Louis XIV n'est pas morte. — La charité vient en aide aux malheureux. — Concert au profit des crèches. — Les Enfants pendant la guerre. — Le pain quotidien. — La poste aux pigeons. — *Christiane* au Théâtre-Français.

Comment accueillir cette nouvelle année 1872, qui nous apporte des souhaits affectueux, des bonbons et des étrennes? Qu'elle soit la bienvenue, car elle fait disparaître cette année néfaste 1871, où la France a été décimée par la Prusse et incendiée par la Commune. Pauvre France!... Qui lui rendra toute sa prépondérance européenne, toute sa prospérité industrielle et toutes ses gloires artistiques?... Qui effacera les traces sanglantes et douloureuses de ses désastres?... Qui lui redonnera ses deux provinces tant aimées et regrettées?... Qui la fera belle et indépendante, et quel est le drapeau qui la relèvera à ses propres yeux?... Espérons!... Dieu seul sait ce que nous réserve l'avenir d'heureux et de malheureux!... Que les honnêtes gens se comptent, se groupent

et se réunissent pour opposer une digue formidable aux mauvaises passions déchainées comme l'ouragan de la destruction et du crime! Que l'abnégation et le dévouement remplacent l'ambition et l'égoïsme... et que chacun n'ait désormais qu'un but et qu'un drapeau : LA FRANCE.... LA FRANCE prête à sombrer, mais dont le vaisseau glorieux peut encore résister aux tempêtes de la démagogie, en déployant les voiles de la religion, du devoir, de l'honneur et du patriotisme.

Hélas!... tous nos vœux et tous nos souhaits seront-ils exaucés?... et dans un an, à pareille époque, notre plume, tressaillante d'allégresse, s'écriera-t-elle : Gloire à Dieu!... la France est sauvée?... Espérons et attendons!..

Le jour de l'an a donc sa physionomie habituelle des autres années. L'industriel a eu peur. Elle est rassurée, et les donneurs d'étrennes sont amplement récompensés des sacrifices qu'ils ont faits. Il n'en est pas de même des grands salons parisiens, qui restent fermés et qui ne font pas parler d'eux. Ouvriront-ils leur portes pour des réceptions et des concerts? Où est d'ailleurs le grand monde? Il est partout et il n'est nulle part. On le cherche, on le guette. M. le duc de \*\*\* s'est installé à Cannes, et pourtant il était parmi les patineurs du Bois de Boulogne, et son traîneau à tête de cygne a fait sensation. Mme la comtesse de X\*\*\* est à Nice et elle quêtait, dimanche der-

36360.0140

nier, à Saint-Thomas-d'Aquin. Le vrai grand monde est chez lui ; il y reste, soit dans ses terres, soit dans les grandes installations princières du faubourg Saint-Germain et de la barrière de l'Etoile. Il est de retour pour ses intimes, mais le rideau est baissé pour les curieux, les indiscrets, et pour les chroniqueurs qui avaient pris l'habitude de tout raconter et d'inventer ce qu'ils ne savaient pas toujours. Il serait à désirer, dans l'intérêt de la morale et de la famille, qu'un revirement se produisit dans les mœurs et que les maisons fussent murées. C'est en se respectant soi-même qu'on obtient le respect des autres. L'indiscrétion était autrefois un abus de confiance ; on se garant des indiscrets, on en avait peur. Ce qui était presque un crime était devenu une qualité très appréciée. Un indiscret était devenu un monsieur très bien renseigné, très amusant et très spirituel. Il suscitait des duels, il semait la désunion dans les ménages, il compromettait l'honneur des jeunes femmes et des jeunes filles, il savait les secrets les plus douloureux de chacun et il les divulguait impitoyablement ; mais il faisait rire, il accaparait l'attention générale et on lui trouvait beaucoup d'esprit. Monsieur l'indiscret était donc de toutes les fêtes, de toutes les réunions, de tous les plaisirs, jusqu'au jour où ceux qui le trouvaient charmant apprenaient à leurs dépens qu'il était l'homme le plus perfide, le plus dangereux et le plus méchant du monde. Si chacun ne fait plus parler de soi à tort et à travers, la société n'en marche que mieux ; les femmes se feront belles pour leurs amis et pour les leurs, et non plus pour la chronique, qui les déshabillait des pieds à la tête, et qui les habillait souvent d'une façon tant soit peu impertinente. De l'audace, ayez de l'audace, telle était la maxime du jour. Y renoncerons-nous?... et l'habit râpé de l'honnête homme sera-t-il respecté comme il l'était du temps de nos pères ?

Si on ne danse pas à Paris, en revanche on danse à Nice, et la société étrangère commence à donner de très belles fêtes. La dernière soirée dansante, offerte par le général de Schablikine à la colonie de Nice, a été précédée d'un concert où M. Cresci et Mlle Giurs (la jeune et charmante Adalgise du Théâtre-Italien) se sont fait entendre. M. Cresci a obtenu un véritable succès avec *Ave Maria*, qu'il a chanté avec un grand sentiment musical, et avec plusieurs romances, qu'il a dites avec beaucoup de talent et de goût.

Mlle Gurisa soupire la romance de Schubert : « Das Heidenröslein », puis elle a charmé l'auditoire avec la romance sicilienne de Marchesi : la « Ninetta », et avec le « Pourquoi » du même compositeur.

Mme la baronne Vigier était là et encourageait de toute son autorité bienveillante et compétente les débuts de la jeune cantatrice italienne.

Après le concert on a dansé, cotillonné et les invités ont assisté à un souper digne du grand seigneur qui donnait cette aimable fête. Mme Duluc, la bouquetière en renom de Nice, avait fleuri les salons et les jolies danseuses.

Il y avait des fleurs partout, des arbustes, des plantes rares. Une fête sans fleurs ressemble à une journée de printemps sans soleil. Mme Duluc, qui a succédé au jardinier Alphonse Karr, est très en faveur à Nice, parce que ses bouquets sont très artistement montés, et qu'ils parlent toujours d'Alphonse Karr. On les apprécie également à Paris, et, à l'occasion du jour de l'an et des étrennes, les bouquets de violettes de Parme et les bouquets montés de Mme Duluc ont pris la route de Paris, à grande vitesse.

Les bouquets de fiançailles sont tout à fait grand genre. Ils sont parfumés de fleurs d'orange, de camélias, de gardinias, de lilas blancs, de tubéreuses, d'œillets blancs et de roses blanches. Quelle admirable floraison ! et quelle terre promise que celle qui fait épanouir toutes ces merveilles florales, quand nous avons à Paris la saison des neiges et des frimas !

Les grands mariages vont leur train. Quelle avalanche !...

M. Hugues de Monteynard, fils du vicomte Amédée de Monteynard et de la vicomtesse de Chaponay, épouse Mlle de Lacroix de Chevrières, fille de Claude Henri de Lacroix de Chevrières, marquis de Pisançon, et de feu la marquise, née Nathalie de Chastellux. Cette alliance réunit deux des plus grandes familles du Dauphiné.

Le mariage de la fille aînée de la duchesse d'Albe, nièce de l'impératrice Eugénie, dont il avait été vaguement question, est positif aujourd'hui. Mlle d'Albe épouse Don Angel de Torre-Vieja, marquis de Los Dos Rios, comte de San Joaquin.

Le marquis de Castella-Medinilla, un des plus riches gentilshommes de l'Andalousie, épouse Mlle Blanche d'Espany-Desprès, une des plus jolies blondes du *High-life* parisien.

M. de Scitivaux, receveur des finances à Domfont (Orne), épouse Mlle de Roussy, fille de M. Frédéric de Roussy, directeur général de la comptabilité publique.

Mais le mariage qui est l'événement du jour, et dont tout le Paris aristocratique et élégant se préoccupe, c'est celui du prince Ladislas Czartoryski et de S. A. R. Mlle Marie, princesse d'Orléans, demeurant chez son père, Mgr le duc de

Nemours, rue de Varennes, 55. Il paraît que la corbeille de mariage est splendide et digne de la mode parisienne qui a mis toutes ses légions de fées au service de la jeune princesse. Mgr le comte de Chambord, qui tient en grande estime le duc de Nemours, son cousin, fait hommage à la jeune fiancée d'une marguerite en perles et en diamants. La reine d'Angleterre lui envoie une parure de saphirs qui ont le don miraculeux, dans le royaume des princesses, de porter bonheur. La princesse Clémentine, le roi des Belges, les oncles et les cousins de la jeune princesse d'Orléans, vont aussi lui faire parvenir leurs présents.

A propos de bijoux, il a été vendu la semaine dernière, à l'hôtel Drouot, les pierreries ayant appartenu à Mme la comtesse de Montesquiou. Toutes les collectionneuses de bijoux, ainsi que les principaux bijoutiers de Paris, étaient à cette vente. Une rivière, composée de vingt-deux brillants, a atteint le chiffre de 39,100 fr.; un collier de saphirs et de brillants, 40,000 fr.; une broche en brillants, 12,000 fr.; une paire de boucles d'oreille, 9,650 fr.; une aigrette de diamants, 11,000 fr. Qui a acheté ces bijoux?... Sont-ce des Françaises?... Sont-ce des étrangères?... En tout cas, l'argent n'est pas aussi rare qu'on veut bien le dire, et vienne un gouvernement stable et acceptable, et on le verra reparaitre avec une prodigalité luxuriante. Il se montre à l'occasion pour prouver qu'il existe encore. Mais il lui faut, pour se multiplier et pour fructifier, le vrai luxe, la confiance, la sécurité, et une cour digne de représenter la France. On aime la bonne musique à Versailles. C'est preuve de goût, bien entendu. Dimanche dernier Mme Thiers fit demander au Conservatoire la loge qu'occupait naguère l'Impératrice. Immédiatement le coupon arriva à Versailles, escorté d'une note de quatorze places. La Présidente croyait à un service gratuit, à une prérogative du pouvoir exécutif. La stupéfaction fut donc grande.

— L'Impératrice payait donc ses loges au spectacle?... demanda-t-elle...

— Mais oui, madame, toujours.

— En ce cas, voici deux places. J'en garde quatre; c'est tout ce que me permet, à moi, ma liste civile.

Tandis que les partis s'agitent de plus en plus, que la Prusse est toujours menaçante et que les journaux radicaux insultent les princes d'Orléans qui siègent à la Chambre, l'Angleterre vient de nous donner le plus noble et le plus patriotique exemple relativement au prince de Galles. La vieille Angleterre, anxieuse et désolée, avait pris le deuil et pleurait déjà son roi. Les fêtes, les af-

fares, l'industrie, le commerce, tout s'était arrêté. L'Angleterre ne pensait qu'au prince de Galles. Une nation, qui a le respect du devoir et de la patrie, est une nation digne du respect des autres puissances. La princesse Alexandra, femme du prince de Galles, et la princesse Alice, sa sœur, avaient imaginé un pieux stratagème, c'était de placer sous les yeux du prince, quand son état le permettait, un bulletin de sa santé qui était rédigé de façon à produire un effet moral sur l'esprit du prince et à le convaincre qu'il triompherait de sa maladie. Il est dans le cœur des femmes de ces intuitions de délicatesses et d'affections qui se manifestent par des lueurs divines.

Et pourtant la France de Louis XIV n'est pas morte!... Frappez le sol, il est toujours fertile!... Faites appel à la noblesse, elle se lève tout d'un coup, et elle sait mourir, comme autrefois, sur le champ de bataille. Les masses seules sont égarées et corrompues. On fait appel à leurs mauvaises passions plutôt que de faire vibrer ce qu'il peut y avoir de bon et de généreux en elles. La charité vient puissamment en aide aux misères inévitables d'un hiver rigoureux et aux victimes de la Commune. Des quêtes fructueuses sont organisées de toutes parts. Et le *Figaro*, qui a toujours l'initiative de ce qui est beau et bien, a ouvert dans ses bureaux une souscription nationale en faveur des veuves et des orphelins des gendarmes fusillés comme otages de la Commune, qui a déjà atteint plus de 250,000 fr. Quelle protestation et quelle garantie pour l'hiver!... Enfin on se compte!... M. Marbeau, l'honorable président des Crèches, qui fut si puissamment aidé par l'impératrice Eugénie et par Mgr Darboy, continue seul son œuvre humanitaire et philanthropique. Il organise des concerts et des loteries en faveur des Crèches. Jeudi dernier, 28 décembre, il y a eu, dans la salle des Arts-et-Métiers, un très beau concert en faveur de la Crèche des journaux. Jules Lefort s'y est fait entendre, ainsi que la grande cantatrice, Mme Anna de la Grange. Mme Richault a dit avec beaucoup d'âme et de poésie une pièce de vers d'Emile Deschamps, qui aimait tant les petits enfants et qui leur envoyait toujours son offrande et les fleurs poétiques de son cœur et de son esprit.

Quoi de plus charmant et de plus intéressant que l'enfance!... Les hommes graves et sérieux s'en préoccupent. M. le conseiller Jousset qui a déjà pris une place importante dans la littérature moderne, par la traduction en vers français des mélodies Irlandaises de Thomas Moore, précédée d'une préface par M. Jules Janin, de l'Académie française, va faire paraître, à la librairie Hachette,

un joli volume illustré par Bertall : les *Enfants pendant la Guerre*. Toutes les jennes mères voudront avoir ce livre pour apprendre à leurs petits enfants les poésies instructives qu'il renferme. Ce sont les enfants qui causent tout simplement en vers, et, dans leur naïf langage, ils disent des choses d'une justesse profonde. Quand nous aurons ce volume et que nous l'examinerons en détail, nous vous dirons les illustrations de Bertall qui sont autant de petits tableaux de genre.

Aujourd'hui nous en extrairons deux poésies : le *Pain quotidien* et la *Poste aux pigeons*. Nos lectrices apprécieront la grâce, la finesse et le charme enfantin qui s'en exhale, comme le parfum de la fleur :

LE PAIN QUOTIDIEN

— Papa, quand tous les jours je prie  
Jésus et la vierge Marie,  
A Dieu je dis soir et matin :  
« Donnez le pain quotidien »  
Il doit être bien las, s'il donn  
Chaque jour, à toute personne  
Qui le prie ; il pourrait, je crois,  
Envoyer aux gens, à la fois,  
Du pain pour toute la semaine ;  
Il aurait ainsi moins de peine !..

— C'est vrai ; mais il fait beaucoup mieux,  
Et comme il a partout les yeux,  
Comme il prête partout l'oreille,  
Il sait que le pain de la veille  
Te déplaît, car il devient dur.  
Voilà pourquoi, j'en suis bien sûr,  
Dieu, qui peut tout voir, tout entendre,  
T'envoie aujourd'hui du pain tendre.

Un temps est venu, temps affreux,  
Où, dans ce Paris malheureux,  
Qu'on soit riche ou pauvre, n'importe !..  
On n'a du pain d'aucune sorte.

LA POSTE AUX PIGEONS

.....  
.....  
.....  
.....

— N'importe !.. moi, j'ai confiance,  
Et quoique cette délivrance  
Soit bien difficile, maman,  
J'y compte encore. En attendant,  
A ces deux pigeons, pour mon père,  
Du moins, j'adresse une prière :  
« Vous, à qui le Ciel a permis  
D'échapper à nos ennemis,  
Vous portez, dit-on, mille pages  
Aux exilés de ces rivages.  
Comment faites-vous tant de bien ?..  
Quant à moi, je n'y comprends rien,  
Mais seulement je vous envie,  
En voyant toute âme ravie,  
Dès que vous êtes sous nos yeux.  
Puisque vous retournez aux lieux  
D'où vous partez, échos fidèles,

Donnez là-bas de nos nouvelles.  
Puissiez-vous, messagers si doux,  
Bravant les atteintes mortelles  
Des Prussiens, nous prêter vos ailes  
Et nous entraîner avec vous !  
.....

Les *Enfants pendant la Guerre* sont des enfants bien sages, bien pieux et bien pensants. Pauvres petits !.. Ils ont vu la guerre pour tout de bon. Ils ont entendu le canon, les obus et le sifflement des balles ; ils ont assisté aux drames sanglants de la Commune. Et tous ces tristes souvenirs, loin de s'effacer de leur cœur, germeront et grandiront.

Les théâtres font toujours florès. Les Parisiens, avides de plaisirs et de distractions, s'y réfugient faute de bals et de soirées mondaines.

Le Théâtre-Français, qui attirait la foule avec *Adrienne Lecouvreur* et *l'Étourdi*, vient de donner une comédie en quatre actes, de M. Edmond Gondinet, *Christiane*, qui est une étude de mœurs contemporaines et qu'on peut annoncer comme un succès

Un jeune homme qui vivait, à Paris, dans le monde le plus brillant, a été séparé d'une jeune fille qu'il aimait et qui a dû céder à la volonté paternelle en épousant un homme ayant le double de son âge. En apprenant ce mariage forcé, le comte de Noja est frappé cruellement en plein cœur ; mais, pour éviter à Mme Maubray, qu'il aime toujours, des écueils dangereux, il s'expatrie et met la mer entre lui et celle qu'il regrette et qu'il pleure.

De longues années se sont passées. Mme Maubray est morte et un paquebot ramène en France, après dix-sept ans d'absence, le comte Noja qui est devenu ministre plénipotentiaire et qui est immensément riche. Il se reconnaît à peine à Paris et il retrouve une de ses parentes, Mme la baronne de Jalain, qui rêve pour sa fille Adrienne une alliance princière. Mais le comte de Noja n'a qu'un souvenir au cœur, celui de Mme Maubray. Il apprend que celle qu'il aimait n'est pas morte tout entière et qu'elle a laissé une fille. C'est donc à Christiane, désormais, qu'il se dévouera. Il donne une grande fête pour inaugurer son arrivée et il charge la baronne de Jalain et sa fille Adrienne d'inviter M. Maubray et Christiane.

Tout ce premier acte est charmant : il y figure un fils de famille qui est en quête d'une héritière pour payer ses dettes. M. Achille de Beaubriand, sous les traits de Coquelin, est d'une vérité parfaite, et après *l'Étourdi*, Coquelin ne pouvait pas mieux se personnifier que dans ce rôle. Une autre physionomie, très bien rendue par M. Thi-

ron, est celle de M. de Briac, l'ami du comte de Noja, toute de cœur, de bonhomie et de dévouement.

Quant à Christiane, que le comte de Noja veut connaître et à laquelle il dévouera toute sa vie, c'est une ravissante jeune fille qui a toutes les beautés de la séduction et de l'esprit. Mlle Reichenberg a mis toute sa candeur naïve dans ce rôle d'un naturel exquis. Christiane, qui est riche, jeune et belle, n'est pas heureuse. Son père, M. Maubray, entraîné par le tourbillon des affaires, la tient loin de son cœur. Elle aime un jeune homme qu'elle a rencontré dans les Pyrénées, et M. Maubray la destine à M. de Beaubriand, dont le père est ministre. Il est inutile qu'elle prie ou pleure, M. Maubray a besoin du ministre et elle épousera le fils de famille, le jeune Achille de Beaubriand.

Le comte de Noja, qui a tout appris, veut que Christiane soit heureuse; c'est lui qui luttera pour elle. M. Maubray est ruiné par des spéculations de Bourse et par une affaire de mines de cuivre et de plomb dans le Pérou, qu'il a lancée à grands coups de réclames. Le comte de Noja peut rétablir la situation. M. Maubray s'y oppose. Il déteste M. de Noja, et, s'il n'a jamais aimé Christiane, c'est que M. de Noja a idolâtré sa mère. La pauvre Christiane va mourir de chagrin, d'amour et de désespoir. C'est une sensitive que cette frêle enfant, le vent de l'amour la dessèche et la tue. Le comte de Noja n'y tient plus, il va trouver M. Maubray, il le supplie, il l'implore d'accepter ses offres de service. C'est pour Christiane, rien que pour Christiane; elle aime, elle s'allanguit, elle s'éteint!..

Mais de quel droit cette intervention? s'écrie M. Maubray.

— C'est ma fille, dit le comte de Noja, et je le veux ainsi!

Cette scène est puissante et d'un effet saisissant. Christiane est appelée, et, d'un geste effrayant, la montrant toute pâle et toute frémissante à M. de Noja :

— Parlez donc!.. s'écrie M. Maubray.

M. de Noja, vaincu, s'incline devant cette innocence, qu'un mot peut souiller; il balbutie, et c'est lui qui pousse Christiane aux pieds de celui qui a pour appui la loi et le droit. Sûr de la victoire, M. Maubray cède alors et, tirant à lui Christiane qu'il étreint sur son cœur avec la violence d'un maître qui s'empare de ce qui lui appartient: Viens m'embrasser, ma fille! s'écrie-t-il, l'œil ardemment fixé sur le comte qui baisse la tête.

Et il la donne à celui qu'elle aime!.....

M. de Noja a perdu la mère il perd l'enfant

qu'il cherchait, mais la société est sauvée et la morale est triomphante!..

M. Delaunay, dans le rôle du comte de Noja, et M. Febvre, dans celui de M. Maubray, ont prouvé qu'ils étaient d'éminents comédiens.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

## LES MODES DU JOUR

Les modes du jour restent quand même élégantes et fantaisistes, n'en déplaît aux radicaux qui continuent à fulminer contre le luxe. Que deviendrait l'industrie si on arrêtait tous ses rouages productifs?.. La France déclinerait de plus en plus au lieu de se libérer et de reconquérir sa prospérité d'autrefois. C'est ce qu'il faut éviter. Soyons coquettes, mesdames!.. Le luxe est du patriotisme à l'époque où nous vivons. Il faut que les riches sèment et dépensent leur argent, car la misère est grande et le travailleur a besoin que son labeur soit largement rétribué. Que les fortunes modestes s'abstiennent, mais que les vrais riches ne calculent pas et donnent l'exemple aux égoïstes.

La maison *Geylin* reste toujours dans les traditions de l'élégance, elle fait école comme genre et comme ornementation. Chaque création qu'elle édite est une œuvre unique.

Il nous suffit de citer quelques modèles pour prouver toute son initiative dans le beau artistique :

Tout d'abord une tunique de drap entièrement brodée au plumetis et au point d'armes, avec palette papillon également couvert de broderie et garni tout autour, ainsi que la tunique, d'une large bande de plumes et d'une frange splendide. Il y a pour *m II francs de broderie*. Jugez de l'élégance suprême de ce costume de drap qui se porte sur toute espèce de jupons en velours, de satin et de faille. C'est très riche et très simple.

\*\*\*

Puis un costume en faille biche et bleu. La première jupe est ornée de deux volants dentelés avec plissé bleu sous le dentelé. Le corsage fait tunique genre princesse et tombe derrière jusqu'au premier volant, sans aucun pouf, retenu seulement sur le côté par deux agrafes. Le corsage est garni à la Louis III, par deux ruches de valenciennes assorties, nuance biche. La manche Louis XIII est ornée de dentelle et d'un nœud bleu.

\*\*\*

Un costume de velours noir, avec première jupe

garnie d'un haut volant surmonté d'un plissé de velours décrivant une coquille dans laquelle est un nœud de faille. La tunique ronde est garnie de point d'alençon, avec même plissé de velours et même nœud de faille dans chaque coquille. Elle est relevée sur les côtés par une agrafe de passementerie. Corsage avec basques derrière, s'allongeant en pointe devant, ornémenté comme la tunique.

\*\*

Une robe de velours marron. La jupe demi-longue en satin marron se termine par un volant de velours à gros tuyaux d'orgue. Entre chaque tuyau apparaît un entredeux de guipure marron sur transparent de satin marron. La tunique en velours marron est bordée d'une très haute guipure marron surmontée de deux entredeux à jour. Cette tunique est retroussée par deux gros coutants bouffants en satin frangé. Le corsage en satin est garni de velours marron et de guipure. Le vêtement de ce costume est de genre papillon. Les deux devants sont en velours et le dos en satin décrit un éventail garni d'un entredeux et d'une guipure. L'éventail est entouré, comme chez *Duvelleroy*, d'une coquille de dentelle marron. Cette toilette se complète d'un chapeau marron avec plume bleue. Elle doit être portée par Mme de M\*\*\*, qui se poudre comme du temps de Louis XV et qui n'en est que plus charmante.

\*\*

Une robe Marguerita en faille rubis avec longue traîne de velours et tablier de faille garni de deux volants de faille dentelée. Corsage avec gilet en velours et manches en velours. Une veste Louis XIII, en faille rubis, est gracieusement ornementée d'un plissé de faille.

\*\*

Une toilette de contrat en faille et satin rose, ornée de crêpe de Chine rose brodé et garnie d'effilé assorti. La jupe est en faille rose, garnie de volants de crêpe de Chine rose festonnés en soie rose et brodés d'une guirlande de larges pâquerettes roses, surmontés d'un biais de satin rose, remontant en tuyauté. La tunique, en crêpe de Chine, décrit un tablier de broderie et s'allonge en pointe derrière avec pouff de satin, de reps et de crêpe de Chine. Le corsage, ouvert en cœur, est encadré de plis de satin rose et d'un volant de crêpe de Chine; il fait basque ouverte derrière pour laisser passer le pouff de la tunique et s'allonge en pointe devant. La manche est ravissante, genre Duchesse, à double sabot de reps et de crêpe de Chine, avec nœud de satin rose.

Une toilette de mariage en satin blanc, avec longue traîne garnie de grèbe blanc. Corsage à très longues basques derrière et pointes devant garnies de grèbe. Manches demi-ouvertes avec dentelle d'Angleterre flottant sur la main. Une fraise de dentelle d'Angleterre, autour de l'encolure du corsage, tombe en cravate Louis XIII.

Cette toilette de mariée est des plus simples comme style et comme genre; elle a grand air, et elle n'est pas la robe de tout le monde.

L'une de nos abonnées de province nous a demandé des toilettes de mariage, et nous sommes très heureuse d'accéder à son désir; mais c'est très difficile et presque impossible de conseiller des toilettes et de régler une cérémonie quand on ne connaît pas la position ni la fortune des personnes. On nous écrit que pour le cérémonial du mariage, on possède le livre de Mme la comtesse de Bassanville, qui a une réputation méritée dans *l'art du savoir-vivre*. Le cérémonial du mariage; après les formalités obligatoires dont on ne peut se dispenser, se règle d'après ses convenances personnelles. Le trousseau se compte par douzaine ou par demi-douzaine, cela dépend; les draps sont simplement ourlés et chiffrés, ou bien avec ourlets à jour, brodés, armoirés et garnis de guipure. On met un, deux et trois cachemires de l'Inde dans une corbeille de mariage; une tunique en application de Bruxelles ou d'Angleterre; une tunique de Chantilly; trois volants de dentelle blanche, soit point à l'aiguille, soit application; trois volants de Chantilly; trois volants de guipure; un fichu Marie-Antoinette en Chantilly; un autre en dentelle blanche; un dessus d'ombrelle en application et en Chantilly; des parures de dentelles sans être montées; des pièces de guipure de couleur, et des valenciennes écruës. Les bijoux et les éventails jouent aussi un grand rôle dans les corbeilles de mariage. Tous les parents et tous les amis font cadeau d'un riche bracelet ou d'une fantaisiste parure. Le grand genre est d'offrir un déjeuner, après la cérémonie nuptiale, aux parents et aux amis et de partir pour Nice ou pour l'Italie le soir même. D'autres personnes donnent un diner, une soirée, un concert. Il est donc très difficile de dire aux gens! « Faites ceci! faites cela!... » Ce qui plaît aux uns déplaît aux autres. On nous demande des détails; quels détails? . . . Nous avons donné une toilette de satin blanc garnie de grèbe. En voudra-t-on?... C'est pourquoi nous en indiquons une autre en faille blanche avec longue traîne, sans aucune garniture, si ce n'est une splendide tunique en dentelle d'Angleterre faisant demi-traîne sur la jupe, et fleurie de longues attaches en fleur d'oranger de *Dutels*, qui reproduit la

fleur d'oranger telle qu'elle s'épanouit à Nice en ce moment. La fleur d'oranger s'épand en traîne à partir des hanches et tombe sur la tunique. D'autres grappes de fleurs ornent, avec des nœuds de faille, les épaules des deux corsages, car il y en a un montant et un décolleté, tous deux ornés par devant de nœuds et de boutons de fleurs d'oranger. Le corsage décolleté a quatre pointes : une par devant, une par derrière et une de chaque côté du dessous de bras. Le corsage montant à basques, avec plis postillon très marqués, est orné de point à l'aiguille et de doubles ruchés en faille effilé. On peut remplacer la faille par du satin blanc. On peut jeter sur les épaules une double pèlerine de satin blanc ouatée, garnie de grèbe, ou bordée de dentelle d'Angleterre, surmontée d'une guirlande de fleurs d'oranger.

La toilette de la mère de la mariée se fait en satin gris argent, ornée de volants de Chantilly froncés en jabots de dentelle et surmontés de flots de satin gris argent avec corsage à longues basques pointues devant, faisant postillon derrière, et dentelle autour des basques disposée en tunique retroussée par des flots. Cachemire des Indes. Chapeau de satin assorti, avec visière de velours noir et bouquet de plumes grises. Ou bien une robe en faille violette de Parme, avec tablier de guipure de Venise ou de dentelle de Bruges posée en zig-zag et retenue à chaque extrémité par des flots de faille effilée. Cachemire des Indes. Chapeau en velours assorti, avec barbe de dentelle et guirlande de primevères violettes poudrées de plumes blanches. On nous reproche aussi d'être tant soit peu légitimiste et de donner des dessins de broderie qui remontent à ma tante Aurore. Est-ce l'intérêt de notre dessinateur de faire aussi rococo ? Aucune abonnée ne nous a, jusqu'ici, adressé la moindre plainte. Nos loisirs ne nous permettent pas de broder et de chiffrer notre linge. Nous allons soumettre la lettre que nous avons reçue à notre dessinateur et le confondre bien certainement s'il est dans son tort. Espérons qu'avec l'année nouvelle tous ses dessins de broderie seront nouveaux et inédits. Nous indiquons à notre abonnée de Marcigny, M. Henri Vichy, dessinateur brodeur, 80 rue d'Aboukir, à Paris, qui pourra exécuter tous les chiffres les plus fleuris et les plus enjolivés qu'elle désire.

Passons aux ornements des robes et des confections. C'est à la *Glaneuse* qu'on les trouve dans leur plus fantaisiste actualité. Les garnitures de nœuds de reps et de satin frangé sont préparées d'avance. C'est très commode et très avantageux pour les femmes économes, car ils épargnent des façons de robes parfois très onéreuses. Pour les robes de nuance claire, destinées à des toilettes

de diner et de théâtre, la *Glaneuse* a préparé de ravissants fichus en crêpe de Chine frangé, de style Marie-Antoinette, et des fichus Louis XIII composés de trois biais en crêpe de Chine, bordés de Malines, d'Angleterre, ou de frange. Quand on glane comme la *Glaneuse*, on moissonne à pleines gerbes les fleurs de l'industrie et de la mode. Le nœud *Alsacien* fait genre. Toutes les femmes de cœur l'ont adopté avec enthousiasme et elles se coiffent de façon à ce que ce nœud les embellisse et les rende charmantes. Les cheveux blancs l'ont adopté en noir, en ponceau, en bleu de Chine et en marron doré. Les cheveux noirs en rose, en vert printemps, en bleu de France, en blanc opale, en maïs et en violette de Parme. Les yeux de pervenche et les yeux de velours ont leur nuance préférée qui leur donne plus d'éclat et de feu. Un de ces jours nous vous dirons la théorie des couleurs.

Le nœud *Princesse*, en zig-zag de velours, de reps ou de satin, termine les cols de toile brisés et les cols en cœur suivant l'encolure des corsages. Le nœud *Sultan*, en velours et en satin illustré de rayures cachemires, fait aussi actualité. Rappelons encore les ceintures Romaines, aux couleurs nationales de l'Italie, en nuances Watteau ou foncées. Les mantilles Andalouses, les écharpes Castillanes, les voiles Moyen-Age, du temps de la reine Isabeau. Les beaux rubans en velours avec revers de satin. Les nœuds jabots frisotés de dentelle noire ou blanche.

A l'occasion des solennités de Noël et du jour de l'An, la *Glaneuse* a fait une Exposition générale de toutes ses actualités industrielles, qui ont attiré une grande affluence féminine dans les magasins de la rue de la *Chaussée-d'Antin*, 9. On a beaucoup remarqué de jolies boîtes de mercerie bien assortie, à partir de 18 fr. Les boîtes sont plus grandes et plus complètes pour 25 et 28 fr. Citons encore des pochettes en cuir de Russie pour tous les petits coupons de billets qui circulent en ce moment. Le porte-monnaie va-t-il devenir légendaire ?

*Mme Herst* a fait aussi une exposition à Nice, de ses plus nouveaux et plus élégants modèles en chapeaux ronds, chapeaux fermés et coiffures. A Nice ? nous dira-t-on ; pourquoi pas à Paris ?... Parce que les jolies femmes sont allées retrouver les violettes blondes ; parce qu'on danse à Nice et que le soleil printanier permet aux élégantes de se faire belles et de porter les primeurs de la mode parisienne. Nous attendons des nouvelles de cette exposition pour vous en parler et pour vous la décrire.

Plusieurs trousseaux très importants et très ri

chés sont également en main dans la *maison Leborgne*, qui confectionne aussi une layette des plus luxueuses et des plus charmantes qu'une jeune mère puisse rêver. Tout est garni de valenciennes et de malines. La maline l'emporte actuellement sur les guipures, qui ont fait vogue pendant quelques années. Nous vous dirons cette layette dans ses plus coquets détails, et elle pourra servir de type et de modèle. Préoccupons-nous aujourd'hui des salons de confections et de costumes. La maison Leborgne a agencé ses *magasins de la rue du Bac*, 56, de façon à ce que les jeunes femmes qui viennent y commander leur trousseau de mariage puissent y trouver, ainsi que leurs mères et leurs sœurs, toutes les toilettes qu'elles désirent, à commencer par la toilette de contrat, la toilette de mariée, la toilette de visite et tous les costumes; les robes à traîne et les confections d'un style simple, nouveau et élégant tout à la fois. La maison Leborgne tient à conserver les traditions du Faubourg-Saint-Germain, dont elle est la maison de lingerie privilégiée et favorite, et c'est par une distinction parfaite de forme et d'ornement qu'elle conserve la faveur qu'elle a conquise depuis de longues années. Citons deux robes de mariée différentes l'une de l'autre: en satin blanc et dentelle d'Angleterre, et en faille, satin et point à l'aiguille.

La robe de satin blanc, à longue traîne, est ornée d'un volant de satin blanc à tête, surmonté d'un très riche volant d'Angleterre légèrement froncé, et retenu de distance en distance par des nœuds de satin blanc et des bouquets de fleurs d'oranger. Le corsage princesse, à trois longues basques devant, est bordé de même dentelle d'Angleterre très haute, de nœuds de satin blanc et de bouquets d'oranger. Le devant du corsage est ouvert en cœur garni de dentelle, arrêté par des flots de satin blanc et des branches de fleurs d'oranger. Les manches s'arrêtent au coude avec sabot de satin, de dentelle, et nœud de satin et de fleur d'oranger.

La robe de faille et de satin blanc est garnie de cinq volants de point à l'aiguille surmontés chacun de trois biais de satin blanc. L'ensemble de cette jupe est très simple et très riche. Le point à l'aiguille est posé à plat. Le corsage, à longues pointes devant et à basques derrière, est bordé de point et de biais de satin. Sur le côté de l'épaule gauche, bouquet de fleurs d'oranger.

Le crêpe de Chine blanc compose aussi de très jolies toilettes de mariage et reproduit de très fantaisistes ornements, et nous eussions préféré des biais de crêpe de Chine blanc nacré aux biais de satin sur la robe de reps. Cela eût produit un

effet plus mat et plus distingué. Les fichus en crêpe de Chine sont très jeune femme et très jeune fille; ils sont charmants, soit de forme Marie-Antoinette, soit à plis Louis XIII, soit de style breton. La vogue du crêpe de Chine, loin de s'épuiser, s'accroît de jour en jour. La mode en tire un ingénieux parti, et l'applique aussi bien à la lingerie qu'aux robes et aux coiffures. Mais il y a crêpe de Chine et crêpe de Chine, comme dentelle et dentelle. C'est l'Union des Indes qui a le monopole du véritable crêpe de Chine, souple, nacré, brillant, moelleux et velouté, ne se chiffonnant pas comme les autres tissus de ce genre. On peut offrir, pour le jour de l'an, un petit carton illustré des armoiries de l'*Union des Indes*, 1, *rue Auber*, en face du nouvel Opéra, contenant le nombre de mètres nécessaires, en crêpe de Chine, pour reproduire une tunique et un ornement de corsage, soit fichu Marie-Antoinette, soit berthe à plis creux. Le crêpe de Chine plait encore aux femmes élégantes comme écharpe autour du cou. Elles l'enroulent deux fois et s'en font une sorte de cache-nez pour se préserver de la bise glaciale. Selon l'éclat de leur teint, elles choisissent le crêpe de Chine blanc, rose, bleu, mauve ou cerise. Les élégants et les hommes sérieux ont aussi des cache-nez exclusifs en foulard cachemire, persan, indien, mauresque, chinois, oriental, tellement épais et tellement riches de coloris qu'on dirait de la broderie de Chine plutôt qu'une impression de nuances différentes. Il y a des cache-nez moins luxueux en foulard surrah écossais ou à rayures, en foulard Corah et en foulard Pongees, que l'Union des Indes envoie *franco* par la poste à destination. N'oublions pas les robes de foulard fond blanc et à petites fleurettes pour jeunes filles. C'est un cadeau qui parle du printemps, vers lequel le jour de l'an nous amène.

Les étrennes utiles sont les bien accueillies. Les éventails de *Duvellroy* font florès, d'autant plus qu'en raison des circonstances actuelles, le grand éventailiste les a cotés à un prix exceptionnel. Il en faut pour tout le monde! s'est-il écrié. L'année dernière, année néfaste de deuil, de misère et de ruine, personne n'en a eu. Et à partir de 15 francs, il laisse cueillir des fleurettes sur un éventail de taffetas blanc. Et c'est joli? nous dira-t-on. Est-ce que les fleurs sont jamais laides? La fleur des champs, la mousse des bois et le plus petit brin d'herbe ont leur poésie. Pour 40 francs, on a un très bel éventail de Chantilly, avec monture d'ébène sculpté. Et pour le même prix, un éventail d'application de Bruxelles, avec monture de nacre Burgos ou de Godfish. Quand on peut mettre des prix plus élevés, on trouve

chez Duvelleroy des merveilles en aquarelles de fleurs et en plumeaux de dentelle. Les floraisons de *Marius*, composées de violettes des bois, de réséda et de roses églantines blanches, sont d'un naturel parfait. C'est la nature qui s'épanouit. Un éventail de Musille est tout un petit poème. C'est l'Aurore, d'un côté, qui réveille les fleurs, et c'est la Nuit, de l'autre côté, qui les endort. Sur plus d'un éventail monté par Duvelleroy, se trouve souvent un tableau de maître. Citons aussi un éventail en vrai point, avec une monture d'ivoire pointillée de pierreries de toutes couleurs. Des étincelles, pas plus ! Voyez-vous d'ici l'éventail-étincelle ? Il est éblouissant d'originalité artistique. Et la dentelle ?... C'est Mme Duvelleroy qui en a donné le dessin et la composition, car il y a des artistes en dentelle comme il y a des peintres de fleurs. Chaque lame de l'éventail a son plumeau de dentelle. C'est une merveille, une impossibilité résolue. Les dessins chinois sont à si bon compte dans les magasins de *Duvelleroy*, 17, *Passage des Panoramas*, que c'est plaisir de les acheter et de les offrir.

Les bijoux *Alsace-Lorraine* ont aussi un grand succès d'actualité patriotique. Pour 20 et 25 francs, on trouve chez *M. re Gueyton*, 8, *place de la Madeleine*, des boutous de manchettes, des broches, des bagues, des cœurs et des croix, avec les triples écussons de la France, de la Lorraine et de l'Alsace, et les légendes emblématiques du *lierre* et du *myosotis* : *Je meurs où je m'attache ! Ne m'oubliez pas !*

La croix Chambord a une vogue tout à fait aristocratique et fait décoration distinctive. Elle n'est pas la croix de tout le monde, mais elle est la croix de beaucoup. Sa forme est légendaire et remplie d'espérance. C'est une œuvre fleurdelisée d'or sur un fond émail bleu, avec cette noble devise : *La parole est à la France—et l'heure est à Dieu !...*

\*\*\*

Notre prochain courrier de modes contiendra de plus amples informations sur les toilettes de réception et de soirée. Si on ne danse pas, on se réunira. Et ce sera une occasion de montrer une robe nouvelle.

Si le jour de l'an est accueilli avec enthousiasme par les jolies femmes et les petits enfants, des femmes encore charmantes, au déclin de leur beauté, le voient arriver avec épouvante. C'est une année de plus !... Pas toujours, quand on sait s'y prendre, car il est très facile de l'effacer et d'empêcher les cheveux blancs et les rides. Le tout est de savoir s'y prendre. Que de belles da-

mes traversent impunément la vie et bravent les années sans en ressentir la moindre atteinte ! Elles restent jeunes, belles et charmantes, et le temps marche toujours. C'est qu'elles font usage des talismans de la science et de la chimie, et qu'elles n'attendent pas qu'un cheveu blanc, ni qu'une ride les trahisse. Elles se servent journellement de l'Eau de la Floride pour les soins hygiéniques de leur chevelure, qui reste lustrée et qui ne se décolore jamais. Elle épaisit, au contraire, car l'Eau de la Floride nourrit la sève capillaire et lui donne plus de force et de recrudescence. Telles sont les vertus positives et efficaces de l'Eau de la Floride. C'est qu'en étant une eau réparatrice et résolutive, elle est aussi une eau fortifiante et préservatrice. Quand les cheveux sont tout à fait blancs, hélas !... il faut donner à l'Eau de la Floride le temps d'agir et d'opérer sa métamorphose miraculeuse. Peu à peu la chevelure se teinte et reprend sa nuance naturelle, qu'elle ait été blonde, brune, rousse, noire d'ébène ou châtain cendré. Le même flacon opère sur tous les coloris différents. C'est ce qui prouve que l'Eau de la Floride n'est pas une teinture et qu'on peut la demander en toute sécurité à *M. Guislain*, 112, *rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre*.

Quant aux rides, la *maison Violet* a plus d'un cosmétique précieux pour le teint et pour la peau. La *Crème Pompadour*, qui efface les rides naissantes, qui les prévient et qui donne au teint le coloris et la fraîcheur de la rose de Bengale, sans le concours d'aucun fard. Et la *Crème de Beauté*, de deux teintes, pour le soir et le jour, qui donne au teint l'éclat qui lui manque, tout en ayant les qualités émollientes du Goldcream. L'*Eau de Beauté* est également très précieuse pendant la saison d'hiver, car elle conserve au tissu dermal toute sa souplesse et toute son élasticité. Tout est donc beauté et jeunesse dans la *maison Violet*, aussi bien boulevard des Capucines, au coin de la *rue Scriba*, que rue *St-Denis*, 317. Les Talismans de beauté, publiés et rédigés par la maison Violet, le prouvent. Quand on les consulte, ils conseillent : le savon royal de Tridace, au suc de laitue, médaillé à toutes les Expositions de Paris et de Londres ; la *Rosée des Abeilles*, comme eau de toilette miraculeuse ; la parfumerie complète aux violettes d'Italie, réunie dans une boîte spéciale, et qu'on peut offrir comme cadeau du jour de l'an, ainsi qu'une boîte en cuir de Russie ou en ivoire creusé pour les ongles, et des flacons de toilette en cristal taillé contenant les parfums à la mode : soit les *Brèves de France*, hommage à l'impératrice de Russie ; le bouquet Brésilien, offert à l'impératrice du Brésil ; le bouquet du Joc-

key-Club; le bouquet des Roses de Mai; le bouquet de la *Gazette rose* aux violettes d'Italie.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

## LES ÉTRENNES DE LA MAISON SUSSE

31, place de la Bourse, 31

La maison Susse recueille le fruit de ses sacrifices industriels et de son initiative artistique.

La foule encombre ses magasins, ses galeries et ses salons de peinture et d'objets d'art.

Au rez-de-chaussée on s'arrête à la librairie et aux cartonnages illustrés. Parmi les livres nouveaux qui vont prendre place dans toutes les bibliothèques, citons *Mœurs, coutumes et usages du Moyen-Age et de la Renaissance*, édités par la librairie Firmin Didot et rédigés par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), et *l'Atmosphère*, par Camille Flammarion, comprenant 228 gravures sur bois et 15 chromo-lithographies, publiée par la librairie Hachette.

Au premier sont collectionnés et groupés, au hasard, des jardinières, des coupes, des pendules, des bustes de toute espèce de style, des vases en Sèvres, en Japon, en craquelé, en faïence italienne, et des œuvres uniques telles que la *Sapho de Clesinger*, tenant sa lyre à la main, de grandeur naturelle et l'une des plus belles exécutions du Phidias moderne; la *Diane chasseresse* de Houdon; *Mignon regrettant sa patrie*, par Grégoire; une statuette de l'abbé Duguerry, par Oliva, représentant le vénéré martyr invoquant le ciel pour ses bourreaux; trois petits bustes allégoriques de Grégoire, la *Ville de Paris*, la *Ville de Metz* et la *Ville de Strasbourg*; la Ville de Metz est navrante de tristesse, c'est la désolation de la désolation; la Ville de Strasbourg est entièrement voilée. Pauvres chères villes françaises... vous nous reviendrez!...

Et, dans le sillon des tableaux, une toile, d'une poésie indéfinissable met des larmes dans le cœur et dans les yeux. C'est le jeune Louis XVII au Temple, étendu sur son grabat. Béaume a signé ce tableau. On dirait d'un Greuze pour le sentiment. Parmi les petits objets fantaisistes et nouveaux, il y a un Hibou en bronze qui sert de veilleuse et dont les grands yeux de feu flamboient dans la nuit; un casse-cou (Collin-Maillard) et un Méphistophélès servent de porte-allumettes, un splendide bec de canard doré de porte-plumes (allusion aux journalistes), et de très artistiques pendules Louis XIII, en cuivre poli, se donnent des airs de pendules anciennes.

Dans le magasin qui sert d'entrée à la Maison

Susse, sont les papeteries, les boîtes de couleurs, les albums illustrés, l'Almanach-Bijou pour l'année 1872, les cartes de dessin, illustrées par Beaumont, et le Sachet aquarelle, parfumé à toutes les odeurs, destiné aux papiers, aux gants et aux dentelles.

V. de R.

## SOUVENIRS DE VOYAGE

Le Musée de Tarbes possède des toiles d'une valeur incontestable, signées des plus grands peintres tant anciens que modernes: les uns offerts par l'empereur Napoléon III, dont on s'est empressé d'effacer le nom, par reconnaissance et par patriotisme; les autres par M. Fould, qui a fait construire à Tarbes une très belle villa; ou bien par M. Jubinal lui-même, qui fit des sacrifices personnels pour embellir et enrichir le musée de Tarbes, ainsi que celui de Bagnères-de-Bigorre, et par des artistes de mérite qui, s'associant aux idées intelligentes de M. Achille Jubinal, comprirent que pour propager le goût artistique en France, il fallait le faire comprendre et admirer. M. Achille Jubinal fit édifier une tour au-dessus de ce musée, d'où l'on découvre un panorama splendide: toute la chaîne des Pyrénées, qui s'était déroulée devant nous en chemin de fer, et qu'on peut embrasser d'un seul coup d'œil dans toute son étendue grandiose.

Le jardin Massey mériterait, pour le célébrer, les pinceaux de nos premiers paysagistes plutôt que notre plume, quelque enthousiaste et quelque véridique qu'elle soit. Quel adorable *retirato* quand les premières effluves printanières se font sentir!.....

Ces voûtes de feuillage, abritant du soleil et où des myriades d'oiseaux chantent du matin au soir; ces longues allées bordées de pins sylvestres et aboutissant à d'autres allées tellement couvertes qu'on se figure pénétrer dans une sombre forêt; ces vastes pelouses d'un vert éblouissant, où s'étalent avec une luxuriante végétation le sequoia semper virens, le sequoia gigantea, le liquidambar, le sophora et le néflier du Japon, le cratægus, le magnolia, le yucca, l'if, l'aubépine rose, l'arbre de Judée, les cèdres deodora, laurier de Virginie et du Liban; ces hauts berceaux de verdure, où le laurier cerise et le lamier de Portugal font tous les frais d'une architecture féerique et idéale; ces corbeilles diaprées, jetées dans l'herbe des pelouses; ces méandres fleuris, qui se croisent, se recroisent et se croisent encore, décrivant d'immenses rosaces dans la vaste étendue du jardin; ces étroits sentiers au milieu d'épaisses charmilles en

fleur; ces massifs de rhododendrons, où dominent le tulipier, le marronnier rose, le bouleau et l'araricia; ces touffes de calmia, ces hautes tiges d'arbres exotiques, ce lac rêveur, qui reflète les montagnes de neige et la verdure du jardin, où s'ébattent des cygnes blancs et noirs et toute une pléiade d'oiseaux rares des régions du Nord; ces ruisseaux d'eau limpide, ces rivières torrentueuses, ces ponts hardiment jetés, ces ronds-points, ces fourrés, ces clairières, composent un admirable ensemble de richesses naturelles qui étonnent et captivent tout à la fois, surtout quand on a pour cadre dans l'horizon la cime neigeuse de la chaîne pyrénéenne.

Tarbes peut s'enorgueillir encore de quelques belles promenades, telles que le Maubourguet, d'où l'on découvre un panorama qui rappelle celui de Pau; le Prado, et les Allées Napoléon, qui relient la ville au grand quartier et qui sont plantées en quinconces, où s'élève la statue de l'*illustre Larrey*. Il est plus que probable que le nom de Napoléon aura été supprimé pour désigner les allées de Tarbes, et qu'il aura été remplacé par une autre dénomination. Ainsi vont le temps et les choses: les noms s'effacent, mais les souvenirs restent.

Quelques villages, dans les environs de Tarbes, possèdent de vieux châteaux ou des ruines plus vieilles encore, qui ont un grand intérêt pour les touristes. Sous un bouquet de vieux marronniers; à un kilomètre environ de la gare, on voit les restes du château d'Arac, qui rappelle Henri de Navarre et la belle Corisande d'Andorrins. C'est une délicieuse résidence, au milieu de grands arbres contemporains du grand roi.

Au midi de la ville, à la distance de deux, quatre et dix kilomètres, se trouvent: *Laloubère*, berceau de l'ancienne famille de Castelneau, d'où sortirent des diplomates distingués; *Odos*, où mourut Marguerite de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup> et surnommée la dixième muse par les poètes de son temps. Le château d'*Odos*, restauré dans son style primitif par le général Courby, appartient encore à sa famille. Enfin le vieux village de *Béac*, avec les ruines de son château féodal, dont nous raconterons plus loin la légende.

Si on remonte la ligne du chemin de fer jusqu'à Vic-Bigorre, on est à une portée de fusil du village d'Artagnan, où naquit ce fameux mousquetaire illustré par Alexandre Dumas père, et qui s'éleva par sa propre valeur au grade de capitaine des gardes du roi et de maréchal de France. Le château d'Artagnan appartient aujourd'hui à M. le général comte de Montesquiou-Fézensac.

Nous fîmes à Tarbes une rencontre inattendue,

celle du célèbre baron Brisse, le Vatel des trois cent soixante-cinq menus du *Petit Journal*, qui avait quitté prudemment Paris pendant le siège pour ne pas perdre son embonpoint et sa joyeuse humeur. Il m'apparut sous les traits de Jupiter tonnant, car il fabriquait des canons, avec M. Gaupillat, pour le compte de Gambetta et de la République. Mais tandis qu'on coulait et qu'on fondait les canons qui devaient rendre la France victorieuse, les Prussiens nous foudroyaient avec leur artillerie formidable. Loin d'avoir renoncé à ses idées culinaires, le baron Brisse cherchait au contraire à les développer et à les propager dans l'armée. Il voulait inventer un potage instantané et succulent pour le peuple et pour le soldat, qui ne revint qu'à 1 centime. La fabrication des canons était une distraction lucrative, à laquelle il attachait moins d'importance qu'à la réalisation de ce fameux potage à l'oignon. A-t-il trouvé et inventé ce potage?... C'est ce qu'un journal populaire nous dira un jour.

Nous rencontrâmes également à Tarbes un véritable artiste, digne de comprendre toutes les merveilles florales du jardin Massey et de les reproduire, *Duteïs*, le célèbre fabricant de fleurs artificielles, qui a dépassé Constantin et qui est aujourd'hui la première autorité en ce genre. *Duteïs*, qui est natif de Tarbes, était venu y passer ses vacances et s'inspirer de la belle nature des Pyrénées, pour créer des chefs-d'œuvre inimitables de coloris et de vérité. Les communications ayant été coupées, il ne put rentrer dans Paris, et il quitta Tarbes aussitôt l'armistice pour assister aux horreurs de la Commune. *Duteïs* est le fantaisiste des fantaisistes; il a horreur du vulgaire et de la banalité. Il passait ses journées entières au jardin Massey, ne se lassant jamais de revoir les mêmes arbres et les mêmes fleurs, parce qu'il y découvrait sans cesse une étude nouvelle. Nous lui devons quelques heures charmantes d'oubli et de distraction, et nous tenons à l'en remercier et à lui prouver que nous savons nous souvenir.

Parlons maintenant de Tarbes au pont de vue historique et du passé.

On est à Tarbes en pleine Bigorre, qui fut jadis subjuguée par les légions romaines, qui laissèrent dans tout le pays des traces sanglantes de leur passage; et le nom de César, que l'une des principales sources de Cautelets porte de temps immémorial, indique que les Romains connaissaient la route des eaux des Pyrénées.

La Bigorre fut encore en butte aux horreurs qui marquèrent le passage successif des hordes barbares, telles que les Sarrasins et les Normands.

Après les peuples du Nord, qui s'avançaient vers le Midi, vinrent les Orientaux se dirigeant vers le Nord. La Bigorre, le Béarn et tous les peuples montagnards virent en effet la formidable armée d'Abdérâh débouchant par tous les cols des Pyrénées, se répandre comme un ouragan furieux sur toutes ces contrées épouvantées, qu'elle mit au pillage, pour s'avancer ensuite jusqu'au cœur de la France, dont elle ambitionnait la conquête.

Mais lorsque dans les plaines de Tours, où devait se décider le sort du christianisme et de la France, Charles Martel eut défait les Sarrazins, les bandes éparses qui échappèrent à la mort du rent se replier vers l'Espagne, et les populations pyrénéennes virent se renouveler les mêmes calamités qui les avaient assaillies une première fois. Elles s'emparèrent dans le Bigorre de plusieurs forts, notamment de celui de Lourdes, et jetèrent la désolation dans tout le pays.

Un prêtre de l'église de Saint-Jean de Tarbes, Messolin ou Meschin, souleva la Bigorre et se mit à la tête de tout ce que le pays avait d'hommes valides, et cette armée de nouvelle espèce, qui ne connaissait aucune tactique militaire, mais qu'exaltait la ferme volonté de vaincre, aborda les Maures dans les retranchements qu'ils avaient choisis des deux côtés de la route de Cautejets. La lutte ne fut pas longue, mais elle fut décisive et terrible. Les Maures, culbutés, enfourchés et hachés dans un combat qui eut lieu au mois de mai 733, durent repasser les Pyrénées et les délivrer de leur présence.

Mais en 777, l'émir de Saragosse voulant s'affranchir du calife de Cordoue, offrit à Charlemagne de se reconnaître son vassal, s'il consentait à l'aider dans son entreprise.

Le grand empereur d'Orient et d'Occident envoya aussitôt vers les Pyrénées deux corps de troupes qui traversèrent la chaîne de montagnes: l'un par les Basses Pyrénées, vers Roncevaux (Espagne), l'autre par les Pyrénées-Orientales.

L'armée de Charlemagne renversa tous les obstacles et mena à bonne fin les projets de l'émir; mais dans sa retraite l'armée des Francs éprouva un revers fortuit et cruel, et c'est à ce fait que se rapporte la légende de *Roland à Roncevaux*. Le gros des troupes avait franchi le pont sans encombre, mais l'arrière-garde, que commandait Roland, fut surprise par une troupe d'Arabes, qui, du haut de la montagne, faisaient rouler au fond des gorges, sur les troupes de l'infortuné chevalier, des troncs d'arbres et des quartiers de roches qui écrasaient les soldats par centaines. Roland, furieux de désespoir, escalada une montagne et donna du cor pour appeler l'armée à son secours.

Il sonne si fort que les veines de son cor se rompent. Le malheureux s'apercevant qu'il va bientôt mourir, prend sa terrible épée, la porte en pleurant à ses lèvres, et, pour qu'elle ne reste pas intacte aux mains d'un ennemi qu'il abhorre, il cherche à la briser en frappant le roc. Par trois fois la *Durandale*, brandie avec la frénésie du désespoir, retombe avec une force inouïe sur le sommet de la fatale roche... mais, ô merveille!... l'épée résiste et c'est la montagne qui se divise en deux parties que sépare un abîme profond. L'épée fut lancée au fond de l'abîme.

Un siècle s'était à peine écoulé depuis l'expulsion des Sarrazins et la Bigorre s'était relevée de ses ruines. Lorsque, au IX<sup>e</sup> siècle, les Normands vinrent à leur tour l'accabler. Leur apparition fut d'autant plus terrible qu'ils n'étaient point guidés par l'esprit de conquête. N'ayant d'autre but que d'amasser des richesses, ils n'étaient pas scrupuleux quant au choix des moyens. La Bigorre fut donc de nouveau pillée, ravagée et bouleversée.

Après l'incorporation de la Novempopulanie, sous Clovis, la Bigorre dépendit tour à tour du roi de France, du duc d'Aquitaine et du duc de Gascogne, au XI<sup>e</sup> siècle, où elle fut érigée en comté.

En 1283, à la mort du comte titulaire, cinq compétitions à la souveraineté suscitèrent de telles difficultés que Philippe le Bel, pour trancher le litige, annexa la Bigorre à la France.

En 1360, le traité de Brétigny la donna aux Anglais. La noblesse du pays subit l'autorité anglaise mais ne s'y soumit point. Le roi de France reprit bientôt ses droits, et en 1425, Charles VII désigna Jean de Foix comme légitime héritier du comté de Bigorre.

Froissart, qui visita Tarbes en 1388, la décrit ainsi:

« Tarbes est une belle ville et grande; étant en « plain pays et en beaux vignobles; et y a ville, « cité et chastel, et tout fermé de portes, de murs « et de tours.... »

En 1493, les domaines de Foix passèrent à la maison d'Albret; ils furent ainsi incorporés au royaume de Navarre, en attendant que Henri IV fit de la Navarre elle-même une province française.

Mais avant d'arriver à cette heureuse destinée, la Bigorre eut encore à supporter de cruelles misères.

La guerre à outrance que se firent, au XVI<sup>e</sup> siècle, les catholiques et les protestants, eut longtemps pour théâtre les principales villes de Bigorre. Tarbes fut la ville qu'ils se disputèrent avec le plus d'acharnement. Prise et reprise plusieurs fois, sans succès décisif, elle n'offrait plus aucune

sécurité pour les habitants, qui résolurent de la désertier.

Enfin le capitaine catholique François de Béarn, seigneur de Bonane, y pénétra avec huit cents hommes et s'enferma dans les bourgs qui étaient au centre de la ville, avec bon nombre d'habitants que leur confiance en ce chef avait ramenés. Le courage devait être vaincu par la perfidie. A l'heure convenue, un traître ouvre une poterne. Les protestants tombent à l'improviste sur les malheureux catholiques. Bonane et les siens, parmi lesquels se trouvaient des chanoines de la cathédrale, opposèrent une résistance désespérée et se firent tuer jusqu'au dernier homme. Mais ce carnage horrible ne satisfait point la fureur des assaillants : ils rasèrent la ville de fond en comble, les églises et les maisons furent saccagées, et Tarbes ne présenta plus qu'un amas de ruines. Ils ne se donnèrent même pas la peine d'ensevelir les morts et il ne restait plus une seule âme vivante.

Il fallut la crainte de la contagion pour leur procurer la sépulture et pour les préserver de devenir la pâture des bêtes fauves et des oiseaux de proie. Ce fut vers les fêtes de Pâques de l'an 1570 que les habitants des communes voisines procédèrent à cette triste cérémonie; ils comblèrent de cadavres les puits et les fossés, et ils employèrent à ce travail huit jours consécutifs.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

(La suite au prochain numéro.)

## POESIE

### TENDRE CAPRICE

Voulant gloifier l'enfant surnaturelle,  
Je me suis dit : « Rien n'est trop bien choisi pour elle »,  
Et j'ai marqué son heure à l'inspiration :  
Ce n'est pas le matin dans son ascension  
De fraîcheur et d'éclat naissant favorisée;  
Sous la lumière tendre et la jeune rosée,  
Dans ce réveil confus des villes, des bois,  
Trop de vagues rumeurs bruissent à la fois  
Autour du nom sacré qui fait trembler les lèvres ;  
Puis, quand aux champs en feu que juin brûle de fièvres,  
Midi flamboie ainsi qu'un ostensor vermeil,  
Mon hymne s'effarouche au coucher du soleil  
Qui luit indifférent sur la laideur des choses.  
Il faut un autre cadre à ses apothéoses.  
La lumière et le bruit, le jour et le matin  
Sont impurs et banals, et mon culte lointain,  
Préfère, pour chanter dignement ses louanges,  
Le silence des nuits traversé par les Anges.

EMMANUEL DES ESSARTS.

## LITTÉRATURE

### LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

La *Gazette rose* commence aujourd'hui un feuilleton qui obtiendra un véritable succès. Il est écrit par une femme de talent et d'esprit, qui jouit à Bruxelles d'une réputation littéraire méritée. Mme Caroline Gravière n'en est pas à ses débuts. Elle sait ce qu'il faut pour intéresser et pour émouvoir.

La Direction.

LA SERVANTE.

#### I

L'enfant riche est un conte des *Mille et une Nuits* pour l'enfant pauvre. Ils sont l'un pour l'autre l'énigme du bonheur et du malheur, les représentants complets des deux types contraires qui partagent la race humaine.

Depuis qu'elle a ouvert les yeux, Lise Christiaens, la fille du tourneur, n'avait cessé un seul jour de regarder ce qui se passait chez son voisin d'en face, le chevalier Pierre, fils du comte de Marcellis.

Nous sommes à Malines, la flamande. La propriété y est devenue proverbe et poésie. Son humble sourire fait miroiter les pavés, les carreaux de vitre, les toits d'ardoises, les eaux de la Dyle. La rivière a des perspectives qui ont arrêté les peintres; perspectives bornées souvent à un pan de vieux mur que surmonte un bouquet d'arbres, mais le mur, à demi écroulé, a des teintes de brique et d'ocre; dans ses lézardes croissent des mousses et des giroflées, et les rameaux entrelacés qui le garnissent, sont bleuâtres et roussis : au lieu de se perdre dans le vague, le rêve s'empare de la réalité et s'y complait. C'est là aussi qu'on trouve des ruelles étroites, blanches, silencieuses, bordées d'humbles maisons et de hautes murailles que dépassent les panaches des peupliers et les têtes des tilleuls. De loin en loin on y voit passer une femme du peuple en mantelet de coton ou un prêtre portant un bréviaire sous le bras. A toute heure, le carillon chante et répand dans l'atmosphère une grave monotonie. On éprouve quelque chose de particulier, un besoin de méditation, une disposition au travail, une aspiration à la paix, dans cette ville de séminaristes, de traditions naïves, de jeunes filles pâles et blondes, et de vieilles femmes qui allument encore, le samedi soir, une chandelle à la Vierge

devant les petites chapelles qui sont au-dessus des portes.

L'hôtel Marcellis était situé derrière l'Archevêché, dans un endroit tellement désert qu'une chèvre y broutait l'herbe et qu'un grand coq s'y promenait majestueusement au milieu de ses poules. La porte d'entrée, en chêne massif, constellée de clous, s'enfonçait dans l'angle du coude d'une rue, formant impasse d'un côté; à droite et à gauche de cette porte, se déployaient les ailes d'un grand bâtiment datant du XVII<sup>e</sup> siècle; tout y était antique et solennel: la ferraille enchevêtrée du balcon, les lourds linteaux des croisées, et les quatorze fenêtres de façade derrière lesquelles on voyait des volets de bois doré.

Les magnificences sévères de l'intérieur devaient porter au recueillement, à l'étude ou au sommeil, suivant l'âge et les goûts de ceux qui étaient destinés à vivre dans un tel milieu.

Il y avait au rez-de-chaussée une enfilade vraiment princière de six salons, tapissés de vieux cuir et meublés de chêne, de gobelins, de lustres, de faïences, de cuivres repoussés; les appartements du premier étage étaient séparés par une galerie de tableaux signés des plus grands noms de l'école flamande.

Les deux ailes en retour de l'habitation donnaient par derrière sur une cour, au bout de laquelle commençait un vaste jardin, sombre et aligné, destiné dans le même style que la maison, avec une pièce d'eau verdâtre, des arbres taillés à tête et des statues envahies par la mousse et le lierre.

Dans ce cadre, qui semblait fait exprès pour la misanthropie, se tenait fort à l'aise et tout à fait chez soi, de père en fils, depuis deux siècles, une famille de patriciens flamands, renouvelée d'âge en âge et que l'on eût pourtant juré être toujours la même.

Quand un comte et une comtesse de Marcellis avaient fini de vivre, leurs effigies allaient prendre place à côté des aïeux dont les portraits décoraient une galerie historique particulière, commencée par Van Dyck et continuée de nos jours par Leys; puis, un nouveau comte et une nouvelle comtesse de Marcellis continuaient les précédents et en conservaient tellement les traditions, les vêtements, la coiffure et le type, que l'on croyait voir des portraits sortis de leurs cadres et jouant au revenant.

Cette famille partageait son temps entre la maison de Malines et le domaine seigneurial de Ploegenhove (château des Charrues), un château très noble, très vieux, très imposant, masse de pierres rougeâtres et bitumineuses, dont les tourelles passaient çà et là à travers les rameaux d'un

parc sombre et séculaire. Autour du parc s'étendaient des prés, des champs, des terres labourables, des vergers et des fermes, le tout d'une contenance d'un millier d'hectares. Les comtes de Marcellis ne faisaient point là leur résidence d'été. Ils considéraient ce domaine comme leur chasse et leur but de promenade de chaque jour et en toute saison. Cette étendue de terre était cultivée par des tenanciers, aux risques et périls du maître, qui y portait l'intérêt et le coup d'œil soigneux du gentilhomme campagnard. C'était là le motif des allées et venues continuelles de Malines à Ploegenhove. Le trajet, du reste, n'était que d'une demi-lieue. Ce but et ces soins répandaient beaucoup d'intérêt sur l'existence des comtes de Marcellis, et ils tenaient à cette tradition de famille, saine et respectable.

En face de l'encoignure où s'enfonçait la grande porte de l'hôtel de Marcellis, on voyait une petite maison qui avait toute la couleur locale du terroir. Qui rêve de Malines se représente cette maison: une étroite porte cintrée, surmontée d'une chapelle, une fenêtre au vitrage de plomb au rez-de-chaussée; deux à l'étage; la façade soutenue par de grosses solives, le seuil sablé, un pot de giroflée sur la fenêtre. C'était l'habitation d'un ouvrier tourneur nommé Christiaens.

La femme du tourneur était blanchisseuse. Lissen, leur fille, passait des journées entières derrière son petit rideau à admirer son voisin d'en face, le chevalier Pierre, fils unique du comte de Marcellis, plus âgée qu'elle de sept ans. Il était tour à tour son idéal ou son thème de philosophie amère. C'est ainsi que la vie s'apprend en partie double: étonnement, comparaison. Elle, assise l'hiver sur le pas de sa porte, exposée à toutes les intempéries; lui, garanti comme une relique de la moindre goutte de pluie, du plus léger coup de vent. Elle, envoyée avant l'âge de cinq ans à l'autre bout de la ville faire les commissions du ménage, cherchant l'eau dans une cruche trop lourde, portant le pain qui échappait à son bras, suant sang et eau sous le panier de linge qu'elle aidait sa mère à manier le samedi; lui n'accomplissant sa promenade qu'accompagné, escorté, gardé selon son âge et la saison: après la nourrice, la bonne, puis la gouvernante et le précepteur; sitôt le mauvais temps, sitôt le grand carrosse; par les beaux jours, le cheval et le groom. Elle, chaussée de petits sabots; lui ayant appris à marcher avec des souliers de soie. Elle ayant beau être sage et faire dévotement sa prière du soir, ne recevant d'autre faveur de saint Nicolas que le portrait de ce saint en pain d'épices; lui, rangeant ce jour-là derrière les vitres de

l'hôtel d'innombrables et somptueux jouets, tellement que le tourneur disait à sa femme : Il y aurait là de quoi vivre une année ! Elle habillée à sa première communion par la charité de la paroisse et passant cette journée seule avec ses parents ; lui, revêtu d'un costume fait à Bruxelles, orné d'une montre à breloques, héros d'un dîner de cinquante personnes, donné dans le grand salon et prolongé à la lueur des lustres, ce que l'on peut appeler un jestin. Lui ne désirant jamais rien, parce que sa fortune se tenait toujours là, les mains pleines, prête à prévenir ses vœux ; elle n'osant rien désirer au monde, parce qu'elle savait qu'à la pauvreté tout est interdit.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

### AVIS A NOS ABONNÉES

La Direction de la *Gazette Rose* se met à la disposition de toutes ses abonnées, pour leur faire parvenir, quand elles le désireront et quand elles en feront la demande, tous les patrons des costumes, robes et confections, qui paraissent sur les gravures de chaque quinzaine, moyennant un supplément de 1 fr. 50, qu'elles pourront envoyer en timbres-postes, à l'administration de la *Gazette Rose*, 3, rue Rossini.

### MOSAÏQUES ROSES

L'Italie du 8 décembre dit que l'empereur et l'impératrice du Brésil ont quitté Florence, après avoir eu une longue entrevue avec madame la princesse Dora Distria, que L. L. M. M. ont voulu voir dès qu'elle ont été arrivées dans la cité des Médicis. Dom Pedro II d'Alcantara et dona Teresa ont pris la route de Turin pour aller à Paris, où ils se proposent de passer quelque temps.

L'héritier de la vieille dynastie portugaise qui a civilisé le Brésil, a montré sur le trône de Rio autant d'intelligence que d'énergie. Ses tendances progressives et sa constante affection pour la France sont attestées par les écrivains français, le *Dictionnaire des contemporains*, le *Dictionnaire universel* de Bouillet, le *Dictionnaire de la conversation*.

Dona Teresa est une princesse de la branche napolitaine de la famille des Bourbons, famille à laquelle appartient maintenant la sœur de l'empereur, dona Francisca, mariée au prince de Joinville. Sa fille aînée, dona Isabella, a épousé aussi un prince

français, le comte d'Eu, petit-fils de Louis-Philippe I<sup>er</sup>, qui s'est signalé dans la guerre du Paraguay. Comme, au Brésil, les femmes ne sont pas exclues du trône, dona Isabella gouvernera, après Dom Pedro, un des plus vastes empires du monde.

\*\*\*

Une bonne nouvelle pour les archéologues et les érudits : M. Achile Jubinal, longtemps distrait des travaux sérieux qui lui ont valu une réputation de savant dès leur apparition, retourne, pour le moment, à ses études favorites, et prépare actuellement la septième édition de la Tapisserie de Bayeux, le plus ancien monument de laine que nous ayons (onzième siècle), la cinquième des anciennes tapisseries de France, la troisième de l'Histoire des armes par la galerie royale de Madrid, et la deuxième de Rutebeuf, le Béranger du temps de Saint-Louis, qui a raillé, critiqué et mordu, avec une verve que Villon et Marot n'ont jamais dépassée, tout le XIII<sup>e</sup> siècle, y compris même la reine Blanche, cette pieuse femme qui fut presque une sainte.

Nous sommes certains que le succès ne manquera pas à la courageuse et persévérante entreprise de M. Jubinal ; car il y a beaucoup de gens, à l'Institut, qui n'ont pas les titres de l'ancien et excellent député, à siéger au delà du pont des Arts.

\*\*\*

Il est difficile de se faire une idée exacte de ce que les lettres, les arts, les sciences ont perdu aux fureurs de la Commune et à ses abominables incendies. Ainsi, avec la seule bibliothèque du Louvre, sans compter celle de l'Hôtel-de-Ville où a disparu le manuscrit original de Juvénal des Ursins, acheté 80,000 francs à Londres, ont péri une foule d'autographes de Bossuet, de Fénelon, de Louis XIV, etc., etc. Heureusement l'*Évangélaire de Charlemagne*, manuscrit du IV<sup>e</sup> siècle, tracé sur velin pourpre en lettres d'or et donné par le pape à Napoléon I<sup>er</sup>, a été sauvé par ce seul fait que depuis deux mois on l'avait transporté au musée des souverains ; mais il n'en a pas été de même du bel exemplaire unique, in-4<sup>o</sup>, tiré sur papier de Hollande, des œuvres de Voltaire, que Beaumarchais avait destiné à l'impératrice Catherine II. L'auteur de *Figaro* y avait réuni non-seulement les gravures avant la lettre, mais encore les dessins originaux exécutés pour cette édition par le grand artiste Moreau. A la vente de la bibliothèque de M. Double, ce Voltaire, mis aux enchères sur le prix de 10,000 francs, fut adjugé à Sa Majesté l'impératrice, représentée par son bibliothécaire particulier, M. de Saint-Albin. Plusieurs amateurs l'auraient volontiers poussé à 30 et même 40 mille francs, car il y avait 100 dessins de Moreau. Or, ceux de la *Henriade* et de la *Pucelle* avaient été vendus il y a quelques années 1,000 fr. la pièce. Aujourd'hui, tout cela n'existe plus. *Habent sua fata libelli*, comme dit l'écrivain latin.

\*\*\*

Sandringham, où S. A. R. le prince de Galles est l'objet des sollicitudes de la nation anglaise, est devenu le but d'un pèlerinage incessant des principales notabilités de la Grande-Bretagne.

Cette résidence princière, très giboyeuse, est située dans le district de Freebridge-Lyon, Norfolk, à un mille 3/4 de Wolverton, station du chemin de fer, et à 7 milles 1/2 de Lynn. Le domaine entier, comprenant Wolverton, Babingley et West-Newton, plus quelques parties des paroisses d'Appleton et Dersingham, a été acheté par le prince héritier de l'honorable C. S. Cowper, moyennant 5,500,000 fr. environ.

★★

M. le duc de Chartres vient d'acheter le château de Chaumont.

Ce château, une des belles résidences seigneuriales de France, classé dans les monuments historiques, appartenait à Mme la marquise d'Aramont, épouse en secondes nocces de M. le vicomte Walsh de Sérent.

Le château de Chaumont avait appartenu à la couronne et en était sorti par mariage.

Chaumont est tout proche de Chambord ; les forêts des deux domaines se touchent et les chasses sont superbes. M. le duc de Chartres compte s'y installer prochainement. M. le comte de Paris et sa femme y passeront le printemps.

★★

A Paris, la particularité la plus saillante, pendant les quatre jours que dura l'ensevelissement de la ville sous la neige, c'est l'apparition, dans certains quartiers, de l'alpenstock, le bâton des Alpes. Plusieurs dames s'en servaient pour éviter des chutes. Quelques-unes, des Anglaises, se sont amusées, pour se conformer à l'usage des touristes, à inscrire sur la hampe de leur alpenstock le nom de Paris et la date du jour où elles en avaient fait usage.

Paris vient à la suite des principaux sites des Alpes, de la Suisse et des Pyrénées.

★★

M. le Précur de Drès nous écrit qu'en ce moment telle est, dans les montagnes, l'abondance de neiges, que les ours, chassés de leurs retraites, s'abattent dans les vallées et prélèvent une dime énorme sur les troupeaux. Le 14, un grand nombre de chasseurs, venus de Bagnères-d'Argelès et même de Pau, se dirigeaient, sous la conduite de M. de Drès et de Dom Miguell de Pescaïro, vers le col du Diable, où l'on signalait la présence d'un de ces animaux. C'était un ours de taille gigantesque, qui n'a succombé qu'à la quatorzième balle.

★★

Une grande battue a eu lieu samedi dernier dans le parc du Luart. On n'a pas tué moins de deux cent

cinquante pièces, sans compter celles qui ont été retrouvées le lendemain par les gardes.

Parmi les chasseurs se trouvaient le marquis de Coislin, le comte de Nicolaï, le comte de Saint-Aldegonde, le comte de Vauvineux, le comte de Pontois, le marquis de Franqueville, le comte de Monteynard et le baron de Bomelet. Ce dernier a été le roi de la chasse.

C'était la première fois, depuis la guerre, qu'on se réunissait au château du Luart, et tous les membres de cette élégante société éprouvaient un plaisir bien vif à se retrouver sains et saufs avec la satisfaction du devoir bravement accompli sous les drapeaux, ainsi que l'attestaient plusieurs croix de la Légion d'honneur et deux médailles militaires figurant aux boutonnières du marquis de Qualeu, le plus âgé de la compagnie, et du plus jeune, le vicomte Jean de Montebello.

On peut sans scrupule manier le fusil de chasse quand on a si brillamment fait usage du fusil de munition.

LA DIRECTION.

## DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

### TOILETTES DE RÉCEPTION

Première toilette. — En tégetas gris-perle. La jupe est entourée d'un volant monté à plis, doublé en taffetas bleu, formant une hauteur de 30 cent. environ ; puis d'un volant plus petit de moitié et absolument identique au premier. Le corsage de la tunique princesse est ouvert en châte. Un fichu Marie-Antoinette en crêpe de Chine bleu, plissé et bordé de franges de même couleur, entoure l'ouverture et se noue derrière, en laissant retomber les pans, qui forment ceinture. La jupe est ouverte devant depuis le bas de la taille, et forme deux longues pointes. L'ampleur par derrière fait pouf et se relève des côtés seulement. Cette jupe est entourée d'effilés bleus. La robe a doubles manches ; le volant de la duchesse est doublé de bleu. Lingerie de mousseline et dentelle plissée.

Il faut, pour cette toilette, environ 14 m. de taffetas gris. Bottines de satin noir.

★★

Seconde toilette. — La première jupe, en faille marron, est ornée de trois biais en velours anglais de même couleur. La seconde jupe, en velours anglais, se termine par un biais de faille. Elle est relevée des côtés, et le corsage à basques, en velours comme la tunique, est orné de biais de faille, ainsi que les manches demi-pagodes. Parure de lingerie en toile et valenciennes plissées.

5 m. de faille suffisent pour la jupe ; les biais de velours emploieront 5 m. de velours marron ; la tunique princesse exigera 8 m. de velours. Bottines de velours marron.

Pour les articles non signés :

VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie KUGELMANN, 13, rue du Heider